

Atelier-rencontre du vendredi 31 janvier 2025 – Torcy
Partant des travaux du peintre américain Edward Hopper



Né le 22 juillet 1882 à Nyack dans l'État de New York et mort le 15 mai 1967 à Greenwich Village (New York), Edward Hopper est un artiste peintre et un graveur américain. Exerçant essentiellement son art à New York, où il a son atelier, il est considéré comme l'un des représentants du réalisme américain, parce qu'il peint la vie quotidienne des classes moyennes. Au début de sa carrière, il représente des scènes parisiennes avant de se consacrer aux paysages américains et de devenir un témoin attentif des mutations sociales aux États-Unis. Il produit beaucoup d'huiles sur toile, mais travaille également l'affiche, la gravure (eau-forte) et l'aquarelle.

Une grande partie de l'œuvre de Hopper exprime par contraste la nostalgie d'une Amérique passée, ainsi que le conflit entre nature et monde moderne. Dans une « ambiance métaphysique », en un monde devenu autre où la relation humaine est comme effacée, ses personnages sont le plus souvent esseulés et mélancoliques.

Proposition d'écriture

Bien que rassemblés dans un lieu urbain, chaque personnage représenté en peinture dans une image sélectionnée, semble inscrit, dans un univers intérieur.

Donner un nom à chaque personnage, et faites les converser ensemble, soit dans des monologues intérieurs, ou soit dans une conversation avec un ou plusieurs thèmes différents abordés.

Pour vous aider, en brossant un portrait littéraire, vous pouvez présenter succinctement chaque personnage en présence lors de son arrivée.

Imaginer le but ou le prétexte pour justifier la présence du personnage dans cet endroit précis. Puis commencer les échanges, ensemble, ou à quelques-uns.

Faites participer tout le monde, même en décalage de l'apparition, comme une entrée de comédien dans une pièce de théâtre où chaque protagoniste joue un rôle ou sa propre existence.



Je pars où ? Je pars mais pourquoi ? Je pars mais comment ? Dois-je avoir une raison pour partir alors que ma vie est misérable !

Où mon cœur ne bat plus, mon âme est perdue. Où je n'ai plus d'espoir pour avoir un enfant...

Oui, je pars quelque part où tout est permis. Un lieu où on m'oublie. Un lieu utopique où je pourrais renaître.

Je pars qu'avec une seule valise car tout est dans ma tête. Seule mon esprit est intact car mon corps est meurtri. Je suis une femme forte, libérée, mais dévastée et divorcée.

Je pourrais très bien sauter sous les rails, faire sortir mes entrailles. Mais non, je suis une femme forte et je veux m'en sortir. La vie ne m'a pas fait de cadeau, ni même à personne. On est malheureux dans cette vie de merde. Nous sommes livrés à nous-même. Mais nous pouvons, nous les femmes, soulever des montagnes...

J'en suis digne, je deviendrais indépendante, mais à raison ou à tort, je sombre dans la folie. Certes, mais la folie est mon amie. Elle est douce et me comprend.

Adieu, j'attends le train qui ne mène nulle part...

Seule au bar, texte de Sylvie Pétel



Eh oui, que fais je ici ? Il m'avait dit vingt heures tout endimanchée... Et voilà, il a juste pris son verre et ensuite il est parti, chercher des cigarettes, a-t-il dit. Le tabac est bien loin... Il y a de nombreux hommes qui sont partis acheter des cigarettes et qui ne sont jamais rentrés.

Bien sûr, je ne peux pas lui faire confiance !

Que vais-je devenir ici, seule dans cet établissement ?

Oh, ce n'est pas la zone, mais quand même... Quelqu'un pourrait venir me provoquer...

J'ai peut-être répondu trop vite, décidée à changer de lieu de vie pour faire partir l'ennui qui m'habite continuellement.

Pourra-t-il un jour rester pour de vrai ?

Eh non, je ne lui demande pas des fleurs pour chaque jour, mais sa présence de temps en temps. Est-il vrai ?



- Alors ça marche les affaires ? demande l'homme accompagné de la femme.

- Ah oui alors, j'ai bien fait de t'écouter et de reprendre ce bar. Au début c'est dur, ne pas se relâcher et quand la clientèle viendra régulièrement, ce sera presque gagné !

-Tu sais nous avons vraiment besoin d'un tel endroit. C'était fermé depuis si longtemps, aucune activité dans le quartier, ni le soir.

- Oui, mais maintenant je suis là, j' compte bien y rester et m'occuper gentiment de tous ceux qui franchiront cette porte. Oh excuse-moi, Marie, je ne t'oublie pas, la gente féminine sera également bien accueillie à mon bar.

- Pas grave Henry, nous nous connaissons depuis si longtemps, attention tout de même à ne pas nous vieillir trop vite.

L'homme seul assis au comptoir, jette un coup d'oeil au nouveau gérant :

- Vous avez bien du courage, quand même, les rues ne sont pas sûres de nos jours.

- Je sais bien, mais les endroits malfamés existent partout, et puis il faut bien manger... Alors ici ou ailleurs !

- Redouble de vigilance, on ne sait jamais.

- Merci ! En ce moment, j'étudie les différents systèmes d'alarme.

- Tu as besoin de quoi en premier ?

- D'un lave-vaisselle car je compte proposer des plats froids le midi, histoire de fidéliser la clientèle.

- Si tu le souhaites, je pourrais te donner un coup de main en attendant, lui propose Marie, on verra par la suite.

- Je suis gêné, c'est intéressant mais ton mari est un ami.

- Pas de chichis entre nous, j'ai toute confiance en vous deux et nous avons combattu ensemble, voyons !

- Et bien, ce n'est pas de refus, quand peux-tu commencer ?



On dit souvent : mieux vaut être seul(e) que mal accompagné(e). Facile à dire pour ceux qui aiment la solitude. Parler avec quelqu'un de temps en temps, histoire de prouver mon existence, bien évidemment ça me conviendrait, mais voilà il est trop tard... ! La joie n'envahit pas mon visage, mes yeux toujours baissés fixent le même coin d'une table où deux boissons sont déposées côte à côte, deux tasses de thé plus le sucrier en cas de nécessité. Je suis en retrait, n'ayant aucun désir de goûter à l'un des deux breuvages. Pourtant la commande je l'ai bien passée. Henry, le barman du quartier est habitué maintenant. Il accepte cette routine, dépose avec la note ma demande à une bonne distance de ma personne. Du coup, je me sens moins seule comme si je donnais le change. Employée modèle, une poupée de son qui se retient presque de respirer de peur de déranger. Toujours bien habillée, bien coiffée, bien maquillée, nul ne peut me voir car mon âme torturée détruit tout sur son passage. La moindre étincelle d'amour ou d'amitié fond comme neige au soleil. Je peux plaire, je suis au courant, mais voilà je ne le veux pas. A quoi bon dans ces cités vides, sans chaleur, sans attente où demain ressemble trop à aujourd'hui. L'ennui est là et je ne me sens plus la force de le combattre.



- Lui : Voyons ce qui se passe ailleurs...
- Elle : Pfff, il est toujours en train de lire son fichu journal ! C'est comme si je n'existais pas !
- Lui : Allons bon, encore une guerre qui se déclare. Pourra-t-on avoir la paix un jour ?
- Elle : Je sais bien qu'il veut pouvoir lire en paix (elle tapote les touches du piano d'un doigt). Mais je m'ennuie, moi !
- Lui : Tiens, il y a des promotions sur les articles du magasin d'animaux : laisses et muselières pas chères !
- Elle : (qui commence à jouer en sourdine)... J'irai bien me promener avec lui, on pourrait parler de tout et de rien. Se dire des choses que l'on tait par pudeur parfois, par ennui souvent.
- Lui : Je me demande ce que l'on va avoir pour le dîner ? Elle pourrait aller s'en occuper au lieu de faire du bruit.
- Elle : (refermant le piano avec lassitude) Encore un dimanche de passé... à ne rien faire, à ne rien dire, à être transparente.
- Se levant, elle dit à voix haute : Tu veux manger quoi ce soir ?



Qu'essaies tu de ne pas me communiquer ? Les âges de ta vie je les observe et d'autres chemins s'ouvrent à moi ...

Je regarde arriver ce train que tu m'imposes ... Ma valise est prête...

Ce désert au ciel bleu m'emprisonne... et j'hésite...

Ce train vide, ma tête pleine de projets... et je suis sur le quai ma valise à la main et je pense que le train de la vie s'approche, aussi fermé que ma jeunesse en suspens.

Va-t-il s'arrêter ce wagon vide et froid ? Où va-t-il m'emmener ?

Laisser derrière moi ces paysages desséchés, j'en ai rêvé. Il me faudra bien un jour quitter ce désert affectif et géographique qui m'emprisonne dans son ciel bleu sans âme et sa terre rouge qui ne me nourrit plus.

Un esprit me souffle que des horizons plus chaleureux m'appellent, que la vie a plusieurs âges et différents chemins, pour moi des chemins de traverse.

Alors est-ce le bon train ? Blanc, vide, fermé et froid ... et s'il s'arrête ? Non, non, ce n'est pas mon destin.

Je pense que je partirai en auto-stop comme ma mère l'a fait autrefois. Je n'attendrai pas un improbable prochain train.



- Chéri, chéri... Regardez-nous ! Regardez-le, préférant son journal à ma compagnie. Va-t-il découvrir la page magique qui lui prescrira le traitement du Bonheur, le retour de la Joie ?

Imaginez un flocon de neige qui virevolte joyeusement, lorsque l'on ne l'attend plus.

Je souhaiterais que la dernière page, couleur écarlate qui annonce la fête de la Saint Valentin, attire son attention et réchauffe son coeur. Laissera t'il choir les actualités ?

Lèvera t'-il les yeux, pour admirer ma nouvelle robe Vermillon, ma nuque dégagée qui se languit de son souffle, de ses caresses...

Instinctivement, ma main glisse, mes doigts effleurent les touches du piano nonchalamment.

- Chéri?

Pas de réponse, maudit journal !

Désabusée, je vais lui concocter un menu à ma façon ! En guise d'apéritif, Chéri, Chéri, je te propose le cocktail, *Les quatre saisons*, pimenté d'un supplément *Hiver*. Aussitôt mes doigts se crispent, se défoulent, se vengent, improvisent et cours sur les touches effrayées.

- Chéri, Chéri... Que t'arrive-t-il ? Je te prie de cesser ce vacarme immédiatement! Pourrais-je lire calmement ? Apporte moi plutôt mon apéritif préféré !



« S'ils enlèvent leur chapeau, je retire le mien... » L'histoire se passe un après-midi d'un dimanche bien ordinaire. J'étais assis ou plutôt attablé derrière deux hommes dont l'allure ressemblait en tout point à la mienne, figures anonymes d'un New-York devenu affairiste, empreint de ressemblance. Je n'osais pas parler de peur de déranger. Pourtant, je portais ma solitude comme on porte un fardeau, un manque, une angoisse, visible.

Les bulles silencieuses qui nous caractérisaient marquaient et soulignaient nos trop grands vides existentiels. Et pourtant ! la mienne trop criante était au bord de l'explosion.

Ils ne retiraient pas leur chapeau ... Laissant leur couvre-chef continuer leur job. Alors, ne pouvant plus me contenir dans cette ambiance si impersonnelle, fruit de nos incomplétudes, je lançai une phrase brève, toute sortie de ma lassitude :

- Si le temps passe si vite, c'est que l'on ne le retient pas !

Du tac au tac comme un boomerang, l'homme de gauche en réaction approfondit mon propos :

-C'est qu'il ne passe pas assez vite, car je ne le retiens pas...

Un silence plus profond s'installa et prit l'allure d'une réponse. Mais le troisième, tout aussi anonyme bouscula l'atmosphère par un :

- Si vous n'aimez pas votre vie, changez-là !

C'était un cri plutôt qu'un conseil ou une revendication. Il m'apparaissait à ce stade que nous avions bien du commun ensemble, pas du sens, mais quelque chose qui nous liait ou nous reliait comme parfois la famille joue ce rôle.

- Ce n'est pas si facile, répondis-je sans grande réflexion de ma part

- Ce n'est pas une question de moyen, mais d'opportunité ! Comme le vent qui amène la tempête, comme l'ombre traîne la lumière...

- Ah ! vous, il vous faut toujours une raison, mais il me semble que nous pourrions parler d'envies reprit celui de droite avec morgue, limite agressif.

- Euh ! Vous voulez une cacahuète ? Elles ont l'apparence de la tentation...

- Ne changez pas de conversation. Nous ne sommes pas des singes et notre manque ne se situe pas à ce niveau. Se restaurer, se gaver, s'empiffrer...

- Je ne voulais pas être désobligeant. Juste rompre le silence. Et peut-être échanger pour emporter quelques souvenirs. Avoir l'impression d'un vécu à se remémorer... Ces dimanches sont si mornes, si tristes, que la mort nous fait signe comme une réponse possible.

En cet instant où les mots devenaient sensibles, où les paroles prenaient de la justesse, nous nous sommes regroupés, spontanément, tous les trois, dans une grande attention commune aux autres. Nous avons commandé ensemble des mets fins pour se faire plaisir, nous avons bu sans réserve et échangé la part de ce qui fait l'homme en chacun de nous. Puis, nous nous sommes séparés, le sourire aux lèvres, nous promettant de se revoir...



Les deux types devant moi pensent-ils que je pourrais les devancer pour le poste à pourvoir ? Ils nous ont dit, attendez dans le bar d'en face, on viendra vous chercher pour l'entretien...

Personne ne vient. Le type de droite s'agite. Nerveux, je pense. Celui de gauche est laid, je l'ai vu avant qu'il ne me tourne le dos, face à la ville.

Moi aussi j'ai la ville en face, les chapeaux des deux types devant chacun de mes yeux. C'est pour un job de représentant, il paraît, mais ils ne sont pas bavards les postulants, décidément. Raides comme Dame Justice, ils attendent le Godot de l'histoire, sans le savoir encore. Oui, Jules Godot, c'est moi, le dernier arrivé, l'éloigné du comptoir, l'inquiet du salaire qui manque à la maison, celui qui mérite un peu de confort dans une vie agitée. Faut que tu bosses, Godot, faut y aller, faut trouver !

Le temps de l'attente se prolonge et les gonzes jouent les statues inutiles dans leur costard des dimanches. Dehors, les rues sont vides, pas même un chien perdu pour quérir sa pitance. S'en foutent du chien les deux pékins qui me font concurrence ! Faudrait qu'ils partent, qu'ils s'estompent enfin à l'heure du recrutement.

Moi, j'ai des certificats, des mots de recommandations, tout ce qu'il faut en poche pour rafler la mise. Faites confiance à Jules Godot, il est droit, il est fidèle et débrouillard, saura démêler l'indémêlable, purger l'Impurgeable, gonfler le pneu crevé, bref il est indispensable ! Je n'oserais jamais montrer cette lettre-là à quiconque. Elle en rajoute des tonnes ! Moi, je me raconte des choses, et les autres, les deux types de dos, se questionnent-ils aussi dans leur for intérieur ? Ne bougent toujours pas. Tout semble suspendu et personne ne viens nous appeler. C'est plus grave maintenant, l'attente nous tient, on attend, on espère, plus vraiment.

Soudain une porte claque, une secrétaire blonde et trop maquillée nous interpelle, juste derrière nous trois. Sa voix est sirupeuse et cassante :

- Vous pouvez vous en aller, Messieurs, je suis désolée... L'entreprise n'embauche plus. Elle a même viré son directeur ce matin...

Vous le verrez peut-être à l'aide sociale, Sam Beckett, oui Beckett, c'est son nom, vous le connaissez ? Vous serez sûrement quatre, la prochaine fois...



Qu'est-ce qu'il croit ? Que je vais passer ma vie entre la basse-cour et le fourneau. Attendre que Monsieur daigne rentrer, qu'il se souvienne qu'il a une femme et bientôt une famille. Elles sont loin les promesses, les belles paroles.

Paroles, paroles, je n'en peux plus de ses discours. Qu'il aille au diable ! Fini, la petite fille sage qui a toujours fait ce qu'on lui demandait...

D'abord le père qui régentait tout dans la maison. Puis la mère, courbée, taiseuse, qui se pliait aux décisions du chef, puis les imposait.

Ensuite l'école, religieuse bien sûr, ou on nous apprend à être obéissantes, bien dociles ; à prier pour remercier de ce que l'on nous a donné, on se demande quoi ; à prier pour se faire pardonner, là aussi on se demande quoi. On nous apprend surtout à subir et à nous taire.

Moi, je ne me tairai pas, je ne me soumettrai pas au chef. J'ai eu confiance, j'ai cru que les choses pourraient changer. Mais cette société qui engendre des mâles dominateurs nous entrave. Alors je pars. Je ne sais pas ce qui m'attend. Mais je sens que la force de la colère qui monte en moi m'aidera à affronter les difficultés et à mener la vie que j'aurai choisie. Fini de ressasser, de regretter, de regarder de loin les actions des suffragettes. Seule, je ne peux rien. Ensemble, nous sommes plus fortes. Je me mets en marche. Je vous rejoins sœurs de combats.